

ESSAI

SUR LA

PRÉDICATION DE RÉGUIS

PAR

HENRI BROUX

DE ST-LAURENT-DU-CROS (HAUTES-ALPES)



GENÈVE

IMPRIMERIE RAMBOZ ET SCHUCHARDT

1874

ESSAI

SUR LA

PRÉDICATION DE RÉGUIS

PAR

HENRI BROUX

DE ST-LAURENT-DU-CROS (HAUTES-ALPES)

THÈSE PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE NATIONALE DE GENÈVE
POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

1875
1022

GENÈVE

IMPRIMERIE RAMBOZ ET SCHUCHARDT

1874

DS 88/2820

k

Universitäts-
Bibliothek
Freiburg i. Br.

A MES PARENTS

A MES AMIS

H. B.

ESSAI

SUR LA

PRÉDICATION DE RÉGUIIS

INTRODUCTION

Dans l'admiration que nous professons pour l'homme dont la prédication va être l'objet de ce travail, nous aurions voulu étudier Réguis non-seulement dans ses procédés oratoires, mais aussi dans son ministère, sa vie, sa personne. Cette étude n'eût pas été, comme on pourrait le croire au premier abord, un objet de pure curiosité; elle nous eût offert un secours précieux pour l'intelligence du sujet. On sait, en effet, que, pour bien juger, le critique ne se contente pas de l'écrit; c'est l'homme qu'il recherche, c'est dans le secret de l'individu qu'il veut pénétrer. Et qui peut dire combien cette connaissance jette de jour sur un ouvrage, résoud de problèmes qui semblaient inexplicables, éclaircit de mystères jusque-là incompréhensibles?

Malheureusement, de telles ressources nous font défaut. De tous les prédicateurs de mérite, Réguis est, pour des raisons que nous tâcherons d'indiquer plus loin, un des moins connus, et pourtant un des plus dignes de l'être. Pareil à ces architectes de génie qui dorment, ignorés de l'histoire, sous les voûtes mystérieuses des cathédrales gothiques qu'ils ont édifiées, notre prédicateur reste enseveli sous son œuvre, laquelle est également demeurée longtemps

inconnue. Ce sont les protestants qui ont ressuscité et remis en honneur les prênes de l'humble curé de Gap ; les catholiques ne les connaissent pas. Parmi toutes les histoires littéraires et tous les dictionnaires de biographie que nous avons pu consulter, on ne rencontre même pas son nom. En sorte que, privé de toute espèce de document, nous ne pourrions offrir ici que le résultat de nos études, de nos impressions et de nos réflexions personnelles. Ce manque de sources rendra notre tâche d'autant plus difficile, mais nous espérons que le lecteur voudra bien nous en tenir compte en nous accordant son indulgence.

Dans cette étude nous essaierons d'abord de nous transporter à l'époque où vivait Réguis pour y jeter un coup d'œil sur la société et les circonstances du temps. Ces circonstances, on le verra plus loin, nous expliqueront tout un côté de sa prédication. Ensuite, sous le titre de « Matière oratoire, » nous tâcherons de grouper et de classer les sujets principaux traités dans les Dominicales. Dans un troisième chapitre, que nous intitulerons : « De la méthode oratoire, » nous chercherons à nous rendre compte de quelle manière Réguis procédait dans la composition de ses discours. Enfin, dans le quatrième chapitre, avant de parler du style, nous dirons quels sont les principaux traits qui nous paraissent surtout caractériser cette prédication. Nous terminerons par quelques mots qui résumeront brièvement l'impression générale qu'a faite sur nous la lecture des sermons du prédicateur.

CHAPITRE I

Coup d'œil sur l'état religieux de la France au temps de Réguis.

J'ai dit, en commençant, qu'il n'existe sur Réguis aucun document, en sorte que sa vie nous est à peu près inconnue. Tout ce que l'on sait de lui, c'est qu'il fut successivement curé à Auxerre, à Gap et à Lizieux. La première édition de ses œuvres, publiée de son vivant, avec préface de l'auteur, parut à Paris en 1766. Réguis vivait donc dans la seconde moitié du XVIII^{me} siècle. Le seul souvenir de lui que l'on ait pu recueillir, c'est qu'il était un excellent curé, chéri et vénéré de ses paroissiens. Comment s'expliquer le peu de bruit qu'il fit de son vivant ?

D'abord, il me semble que Réguis fut avant tout un prédicateur modeste, plus soucieux du bien et du salut de ses paroissiens, plus préoccupé des fonctions de son ministère que de la renommée et de la gloire. En second lieu, Réguis vivait en province, dans une petite ville située au milieu des hautes Alpes du Dauphiné, en sorte que, dans cette retraite ignorée et si éloignée de la capitale, l'écho de sa parole ne pouvait guère dépasser le cercle restreint de ses auditeurs. En outre, il ne faut pas oublier qu'un courant d'idées nouvelles emportait les esprits dans une direction fort différente. Il s'agissait bien du curé de Gap ! La philosophie venait ouvrir au monde des horizons inconnus jusqu'alors qui attiraient tous les regards. Aussi, la prompt diffusion des idées nouvelles devait bientôt amener la plus grande des révolutions sociales. C'est à ces idées que nous allons consacrer quelques pages.

Le XVIII^{me} siècle est et restera certainement l'un des plus marquants de l'histoire de France. Que n'en a-t-on pas dit ? Aujourd'hui encore, combien de savants, de philosophes, d'hommes de lettres, n'en font-ils pas l'objet favori de leurs études, de leurs réflexions, de leurs discussions ? A ce sujet, les opinions se divisent en deux grands courants contraires. Les uns, admirateurs enthousiastes des hommes et des choses de ce siècle, ne savent que louer et applaudir ; tandis que les autres, détracteurs passionnés, ne voient du tableau que les couleurs sombres et les teintes sinistres. Tout en admettant qu'il y ait exagération de part et d'autre, une chose paraît certaine, c'est que le XVIII^{me} siècle est un de ceux dont on peut dire en même temps beaucoup de bien et beaucoup de mal.

Certes, le XVIII^{me} siècle eut de bien grands côtés. Il fut une réaction contre le siècle précédent, réaction légitime contre cet esprit théocratique et cette tradition religieuse dont le caractère d'autorité impliquait la négation absolue de la liberté humaine. Aussi, son éternelle gloire sera la mission qu'il entreprit si vaillamment de revendiquer les droits de l'homme individuel et social et de fonder sur la société la souveraineté démocratique. En outre, ce fut un siècle fécond pour les sciences et pour les lettres. Le goût dominant se tourne vers les sciences positives. On se passionne pour les sciences physiques et surtout naturelles, on étudie les langues orientales, enfin, chaque jour voit se développer l'esprit de curiosité, d'observation et d'analyse.

Mais, comme il arrive ordinairement, cette réaction fut excessive. On s'en prit aux institutions politiques, sans doute, mais c'est surtout la religion qui fut en butte aux visées des philosophes. Ne distinguant pas entre le vrai christianisme et l'Église de Rome, ceux-ci se prirent contre la religion chrétienne d'une haine violente et ne rêvè-

rent désormais qu'à « écraser l'infâme. » De là, leurs attaques aussi habiles qu'injustes et qui seraient inexplicables si on ne se rendait pas compte de leur méprise. Et comme ces attaques, tout en ébranlant quelques grandes vérités incommodes aux passions, frappaient du même coup des préjugés et des abus que le bon sens ne pouvait défendre; elles ne manquèrent pas de réussir momentanément, car les opinions qui affranchissent d'un joug et détruisent une croyance se répandent généralement bien vite.

Quelques détails à l'appui de ces assertions ne seront pas déplacés ici. Remarquons d'abord que le XVIII^{me} siècle peut se partager en deux périodes bien distinctes, dont la limite se place ordinairement entre 1750 et 1760. Dans la première période, nous voyons, après la mort de Louis XIV, la licence et la corruption se répandre de plus en plus. Sous le gouvernement de la régence apparaît cet esprit railleur et sceptique, qui ne craint pas de tourner en dérision tout ce qui autrefois passait pour respectable et sacré. L'irrégion est alors fort à la mode. Sous Louis XV, quiconque se disait homme de cour, grand seigneur ou gentilhomme, eût rougi de passer pour un homme religieux. L'impiété était alors de si bon ton, si bien portée! C'était à qui déploierait le plus d'habileté à en faire parade. C'est dans un tel milieu qu'apparut sur la scène du monde un homme que l'on a, avec raison, considéré comme la personification de son siècle; j'ai nommé Voltaire, qui, par la nature de son caractère, par ses défauts et ses qualités, concentre véritablement en lui tous les éléments essentiels du XVIII^{me} siècle. En effet, Voltaire se donna sans partage aux tendances nouvelles, mais si, d'une part, nous le voyons déployer son admirable éloquence en faveur de la liberté de conscience, de l'autre, on peut remarquer qu'il ne prit pas toujours la peine de discerner entre le froment et la paille. Il eut le tort grave d'envelopper tout, bon ou

mauvais, dans la même critique, de s'embarrasser dans d'incroyables contradictions, et, par là, de saper souvent les vérités qu'il ne voulait pas abattre. Ainsi, quoique spiritualiste, il fournit des armes à ses ennemis même. Voilà comment Voltaire, qui confondit toujours Rome avec le christianisme, lança contre la religion ses traits les plus acérés. Pourquoi ne craignit-il pas de bafouer ce noble et pur visage pour lequel tout Français patriote voudra toujours conserver un culte de reconnaissance et de respect, tout simplement parce que, dans l'histoire de Jeanne d'Arc, Voltaire voyait une occasion favorable de battre en brèche les miracles de l'Église catholique.

Pourtant n'exagérons pas. Le mouvement de réaction, dans cette première période, est relativement modéré, si on le compare à celui qui emporte les esprits dans la deuxième période. Dans la première moitié du XVIII^{me} siècle on est encore généralement théiste. Voltaire lui-même sembla toujours croire au grand ordonnateur de l'univers :

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer,

s'écria-t-il quelque part, mais bientôt il va être laissé en arrière, comme retardataire. « Le scepticisme, dit M. Villemain, devint dogmatique. Il avait toute l'autorité et l'intolérance de la mode. Bientôt la doctrine ne fut pas seulement une négation, mais une foi. Aux doutes discrets, aux insinuations malignes, aux attaques partielles, à la raillerie, qui respectait du moins quelques grands principes, succédait une destruction sérieuse et systématique. Voltaire était dépassé et restait en arrière, non-seulement comme trop timide dans ce qu'il disait, mais comme trop faible au fond de l'âme, et gardant encore le préjugé de Dieu. La doctrine commença à être prêchée avec hauteur. Il y avait l'apostolat de l'athéisme. »

C'est bien cela ; seulement, cette doctrine, au lieu d'é-

vangélistes, eut des encyclopédistes pour apôtres. Diderot, d'Alembert, d'Holbach, en un mot tout le groupe des encyclopédistes se donnèrent la mission de répandre la nouvelle doctrine. Ils s'y employèrent avec tout le talent, l'esprit et le zèle dont ils étaient capables. C'est à partir de ce moment que nous entrons dans la deuxième période du XVIII^{me} siècle, marquée par le passage du déisme à l'athéisme, de la liberté frondeuse et de l'indépendance raisonnable à la haine de tout pouvoir, enfin du principe du libre examen à l'abolition de tout principe.

De 1758 à 1770, on vit paraître un grand nombre d'ouvrages où l'athéisme était ouvertement professé. Imitant un stratagème inventé par Voltaire, les auteurs de ces ouvrages les annonçaient comme des productions posthumes de littérateurs obscurs et modestes, et, dans ces ouvrages, c'était non-seulement à l'existence de Dieu que l'on s'en prenait, mais on s'attaquait aux fondements même de l'édifice social. Plusieurs romans de Diderot combattent en face toute espèce de morale. Ainsi, les vertus qui sont les sauvegardes de la famille, la pudeur, la chasteté, la fidélité, tout comme l'adultère, l'inceste, sont pour lui choses de convention, de vieux préjugés avec lesquels il faut en finir. Tel était le programme d'une réforme par laquelle la philosophie nouvelle prétendait régénérer la société.

Pendant que ces doctrines font leur chemin, que devient l'Église, que fait le clergé? Chose étrange, il s'efface, il se cache, il se tait, et, s'il essaie de se défendre, ce n'est qu'avec la maladresse et la timidité qui résultent de l'affaiblissement des convictions et d'une connivence secrète avec les vices que l'on combat. Le fléau de l'incrédulité aurait-il donc aussi pénétré dans la cité de Dieu? Rien de plus vrai. D'abord la grande prédication vient de s'éteindre avec Massillon. Plus de voix éloquente pour faire la leçon aux peuples comme aux rois; il ne reste dé-

sormais que de pâles et serviles imitateurs, des sermonnaires du siècle de Louis XIV. Ceux-ci avaient la majesté, l'élévation, l'ampleur ; ceux-là n'ont jamais connu que la déclamation et l'emphase. Puis, les mœurs des prêtres se sont bien relâchées. On voit déjà sous la régence certains membres du haut clergé offrir publiquement le spectacle d'une vie scandaleuse. Ainsi, l'abbé Dubois avoue lui-même, sans scrupule, dans ses propres mémoires, qu'il est le pourvoyeur des plaisirs infâmes du Régent. On connaît aussi l'histoire de ces confesseurs ou directeurs spirituels de ces femmes célèbres, M^{me} du Deffand, M^{me} d'Épinay et autres, qui réunissaient dans leurs salons la société la plus brillante et la plus raffinée, mais aussi la plus corrompue de l'époque. Les mémoires du temps nous dépeignent très-bien ces abbés damoiseaux, plus empressés à écrire des billets doux qu'à donner l'exemple du devoir et de la vertu.

Ainsi donc, d'un côté, dépravation, hypocrisie dans le clergé ; de l'autre, réaction excessive et violente de la part des philosophes. Et tandis que les uns attirent, par leur conduite, ou plutôt par leur inconduite, le mépris sur la religion, les autres coupent à sa racine le sentiment religieux, et, isolant ainsi l'homme de Dieu, méconnaissent la nature humaine.

Tels sont, en résumé, les caractères qui signalent l'époque où vivait Réguis. Nous allons voir que les circonstances, loin de le laisser indifférent, eurent au contraire une influence considérable sur sa prédication. Du fond de sa retraite ignorée, Réguis observe le mouvement des esprits, lit les livres, étudie les systèmes des philosophes, mais pour les combattre avec acharnement du haut de sa chaire. Ainsi s'explique le côté polémique des Dominicales.

CHAPITRE II

La matière oratoire.

Sous la rubrique de « matière oratoire, » je désignerai tout ce qui constitue le fond, l'essence même de la prédication de Réguis. En un sens, on pourrait résumer cette matière en un mot : le fond, c'est naturellement la religion chrétienne, mais c'est la religion catholique avec toutes ses formes, tous ses dogmes, tous ses rites. Notre orateur nous apparaît, dans tout le cours de ses œuvres, d'une stricte orthodoxie. Massillon, lui, s'efforçait quelquefois d'enlever au dogme catholique toute sa raideur et d'en atténuer les conséquences. Réguis ne veut pas voiler la vérité, il la montre toute nue. A-t-il eu tort ou raison et doit-on l'en blâmer ou l'en louer ? Ce n'est point ici le lieu de trancher la question. Réguis est catholique, c'est son affaire. Aussi nous ne lui en ferons pas un reproche, et il sera désormais bien entendu que nous laisserons de côté toute discussion qui pourrait se rattacher, d'une manière ou de l'autre, aux opinions confessionnelles de l'auteur. Notre but n'est point de descendre dans l'arène de la polémique religieuse, mais bien de juger simplement l'orateur au point de vue de l'art de la chaire.

Toutefois, ce qu'on vient de dire sur sa dogmatique ne suffit pas pour la caractériser. Il est intéressant de rechercher quelle fut la mine favorite où Réguis puisa ses matériaux. Eh bien, je n'hésite pas à placer en première ligne la morale pratique. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter au hasard les yeux sur le titre de ses prênes. Exemples : *Sur le respect humain, sur les devoirs des pères et mères,*

sur les devoirs des enfants, sur le mariage, sur la pénitence, sur la prière, sur la conversation, etc., etc. Tout en demeurant fermement attaché à ses opinions dogmatiques, Réguis a eu, selon nous, le grand mérite de comprendre que ce n'est pas une idée abstraite ou une théorie dogmatique qui jamais passionnerait les masses et pousserait les hommes au bien, au renoncement et à la conversion. Aussi le côté pratique fut-il sa préoccupation constante. Réguis, prêchant à la campagne, a surtout à cœur le bien et la conversion de tous. Pour chaque classe, pour chaque catégorie d'auditeurs, il a des appels chaleureux, des exhortations pressantes, des conseils précieux. L'ivrognerie, l'avarice, la débauche, l'orgueil, la vanité, tous les vices sont par lui tancés vertement. Ouvrier infatigable, il ne cesse de combattre le péché dans sa paroisse, d'extirper l'ivraie qui se glisse continuellement dans la moisson du Seigneur. Comme nous aurons à revenir plus loin et plus en détail sur ce caractère, bornons-nous à le constater ici.

En second lieu, une des graves préoccupations de Réguis fut l'apologie de la religion chrétienne contre les attaques de la philosophie nouvelle, « torrent de malice et de corruption, dit-il, qui, après avoir inondé la capitale et renversé toutes les digues, se déborde dans les provinces, reflue jusque dans nos campagnes et apporte aux habitants des villages, même chez le plus bas peuple, ces maximes affreuses qui leur apprennent à ne rien respecter pendant leur vie, ni à craindre après leur mort. » On pourrait citer nombre de passages qui renferment des attaques directes, souvent violentes, contre les ennemis de l'Église. Voir, par exemple, les discours *sur la religion* (1^{re} Dominicale, tome I), *sur le respect humain* (1^{re} Dominicale, tome II). Le prône intitulé : *Conclusion de la 2^e Dominicale* (tome IV), qui termine les œuvres que nous possédons de Réguis, renferme, dans la première partie, quelques pages adressées

aux incrédules. Il faut lire cette vigoureuse apostrophe, commençant par ces mots : « Messieurs les incrédules, qui travaillez de toutes vos petites forces à détruire ce que nous bâtissons, » etc., où l'orateur, après avoir dévoilé les passions, les mobiles secrets de ses adversaires, les poursuit dans leurs derniers retranchements, et où, emporté par la chaleur de sa parole, il se laisse aller jusqu'à la violence : « Eh qui êtes-vous, Monsieur, de quelle part et en vertu de quelle autorité répandez-vous ainsi une doctrine détestable ? Quelle est votre mission pour vous élever avec tant d'orgueil contre la religion publique, *quid tu hic, aut quasi quis hic ?* Sur quoi fondé prétendez-vous que l'on vous écoute comme un oracle ? Que l'Évangile se taise quand vous parlez et que l'on quitte Jésus-Christ pour vous suivre ! Ne pouviez-vous vous faire un nom qu'en combattant la vérité ? Ne pouviez-vous devenir fameux que par des erreurs ? Ne pouviez-vous éterniser votre mémoire que par des blasphèmes ? *Quid tu hic, aut quasi quis hic ?* Rendez grâce à Dieu de ce que la charité chrétienne retient le bras du ministère public, sans quoi nous vous appliquerions bientôt la suite de ce passage. Nous vous enverrions raisonner, prophétiser, dogmatiser, blasphémer, bien loin de ce royaume très-chrétien où tout serait perdu sans ressources s'il y avait beaucoup de têtes comme la vôtre. » On peut juger par cet exemple du genre de polémique employé par Réguis à l'égard de ses adversaires. Au lieu de réfuter directement, il préfère établir la proposition contraire, devant laquelle il pense que l'objection tombera d'elle-même.

Ainsi donc, discours de morale pratique, discours apologétiques, telle est la classification que nous croyons devoir adopter pour désigner la nature de cette prédication ; mais cette classification, toute subjective, n'a rien d'absolu. En effet, un grand nombre de ces discours étant à la fois

polémiques, apologétiques, dogmatiques, exégétiques, etc. (voir, par exemple, la série des quatre prônes *sur la Foi*, 2^e Dominicale, tome I), nous avons dû les classer non pas d'après leur caractère exclusif, puisqu'ils n'en ont pas, mais d'après ce qui nous a paru en être le caractère dominant.

CHAPITRE III

Méthode oratoire.

Il serait intéressant de savoir de quelle manière procédait Réguis dans la composition de ses prônes. Mais la vie du prédicateur nous étant, comme je l'ai déjà dit, à peu près inconnue, tout ce que je puis faire, c'est de citer ce que dit à ce sujet feu M. le pasteur Ramu dans la courte préface qu'il met en tête de l'édition publiée par lui à Genève :

« Il n'écrivait pas avant de prêcher, dit-il, mais après avoir médité le sujet qu'il se proposait de traiter, après avoir imploré ardemment les secours du Seigneur, il montait en chaire et s'abandonnait à la ferveur de son zèle, et il trouvait, au milieu de cette action et de cette réaction, que le prédicateur et son auditoire exercent l'un sur l'autre, une foule d'idées et de mouvements, que jamais, il ne cesse de le répéter, il n'eût rencontrés dans le calme silencieux de son cabinet. Puis, aussitôt que le service divin était terminé, il rentrait chez lui et se hâtait d'écrire ce qu'il venait de dire. On connaissait si bien son habitude à cet égard, que d'un commun accord ses paroissiens s'étaient fait une loi de respecter religieusement les heures qui suivent sa prédication, et se seraient bien gardés de venir

l'interrompre alors, si ce n'est pour des cas extrêmement graves. »

Quoi qu'il en soit, l'examen de cette prédication semble confirmer les assertions de M. Ramu. Malgré les retouches qu'a pu faire l'auteur en publiant ses prênes, on sent bien vite en les lisant que la forme en est improvisée. Mais nous ne saurions admettre que les plans de Réguis, dont quelques-uns sont des chefs-d'œuvre, n'aient pas été longuement et sérieusement médités. En effet, Réguis est si admirable sous ce rapport, qu'il est impossible de croire qu'une exposition si claire, si lumineuse, si méthodique, ait pu jaillir à l'instant même du cerveau de notre orateur. Ce n'est que par de longs et persévérants efforts de la volonté que l'on arrive ainsi au comble du naturel qui est aussi le comble de l'art. Prenons, par exemple, le plan de Réguis *sur la communion* (1^{re} Dominicale, tome II). Il a pour but de rechercher quelle est la pureté du cœur, quels sont les sentiments avec lesquels on doit célébrer cet acte important. Il comprend, dans sa division, les dispositions que doit avoir le chrétien, soit avant de communier, soit pendant, soit après la communion, division d'autant meilleure qu'elle permet au fidèle de s'examiner lui-même et de constater s'il est prêt à participer à la Cène. Autre exemple : dans le prône « *Sur la conduite à tenir à l'égard des méchants* » (1^{re} Dominicale, tome II), voici comment Réguis expose son plan : « On trouve partout des gens scandaleux et des gens de mauvaise vie qui, bien différents de leur divin maître, au lieu de supporter les pécheurs avec bonté, ne cessent de crier après eux, les jugent, les condamnent, comme s'ils étaient assurés de leur réprobation et, se faisant illusion à eux-mêmes, ils croient agir par un bon motif, prenant pour du zèle ce qui n'est au fond que de l'humeur, de l'orgueil, ou tout au moins un défaut de patience ou de charité. Sur quoi je ferai trois réflexions et

vous donnerai trois avis, qui, moyennant la grâce de Dieu, vous seront très-utiles. Les voici : Souffrez les méchants parce que Dieu les souffre. Plaignez-les et souffrez pour eux parce qu'ils sont infiniment à plaindre. Fuyez leur société, de peur qu'elle ne vous pervertisse. »

Cette façon d'exposer et de diviser un plan appartient tout entière à Réguis. Deux, trois divisions lui suffisent pour traiter une question ; et, au lieu de s'égarer dans des digressions ou dans d'interminables développements, comme il arrive parfois aux grands orateurs, à Saurin, par exemple, Réguis est ordinairement court. Mais n'allez pas croire que cette brièveté dénote chez notre orateur la pauvreté d'idées ou la sécheresse d'esprit. Loin de là. Seulement, quand il a fait choix d'un sujet, il s'y renferme, le traite en entier, mais n'en sort pas. Tout ce qui est étranger à la question, tout ce qui est superflu, il l'éloigne avec soin pour pénétrer directement au cœur de son sujet. Avec lui l'auditeur ou le lecteur se dit tout de suite : Nous voilà bien à la question ; avec un tel homme on ne perd pas son temps. N'oublions pas, en outre, qu'en adoptant ce genre de discours, Réguis se pliait aux exigences de son auditoire, lequel se serait fort peu soucié des périodes pompeuses de Bossuet.

Puisque, à propos de plan, je viens de citer un exorde, je dirai tout de suite que la plupart des exordes de Réguis me paraissent non moins admirables que ses plans. Si, comme le dit Cicéron, l'exorde doit sortir naturellement du sujet comme une fleur de sa tige (*Effloruisse penitus videatur ex re de quâ agitur*), s'il doit intéresser l'auditeur et déterminer avec précision le sujet dont on veut l'entretenir, certes, Réguis sait atteindre son but. Clarté, simplicité, à-propos, toutes les qualités s'y rencontrent et font de quelques-uns d'entre eux de véritables chefs-d'œuvre. Ne pouvant tout citer, je signale comme exemples à l'at-

tention du lecteur les exordes des prônes suivants : « Sur les devoirs des enfants envers les pères et mères, sur le respect dans les temples, sur la confiance en Dieu, etc. » En résumé, on peut dire que presque tous sont dignes d'éloges.

Un autre mérite qu'il ne faut pas oublier en parlant de Réguis, c'est le naturel et l'habileté qu'il apporte dans les transitions, soit entre deux idées principales, soit entre deux idées secondaires. Cette habileté, peu d'orateurs l'ont possédée à un degré aussi élevé, quelques-uns même ne la possèdent à aucun degré. Or, si le discours en manque, il perd par là même les trois quarts de sa valeur. Ce n'est plus alors qu'une dissertation sur trois ou quatre idées sans liaison aucune, ce sont trois ou quatre petits sermons à part. Dans Réguis rien de pareil ; la transition ne consiste pas seulement dans ce qu'on peut appeler un mot ou une phrase cheville, mais bien dans l'idée. Chez lui, la première idée enfante la seconde, et celle-ci, à son tour, engendre la troisième.

En veut-on un exemple ?

Prenons le discours sur la prière (1^{re} Dominicale, tome I). Après avoir ainsi énoncé la division du discours : « Il y a trois défauts qui rendent nos prières inutiles : 1^o prier sans préparation, 2^o ne pas désirer ce qu'on demande, 3^o parler à Dieu d'une façon et agir d'une autre ; » voici comment il passe de la deuxième à la troisième idée : « Lorsque, n'ayant d'autre ressource que la providence, vous vous adressez à elle dans quelque malheur qui vous arrive, vous priez dévotement et de bon cœur.... Pourquoi votre prière est-elle si fervente, c'est que le cœur désire ardemment ce que la bouche demande, de là vient que vous prenez de votre côté toutes les mesures qui sont en votre pouvoir, pour vous procurer les secours que vous demandez à Dieu. Votre conduite alors s'accorde avec votre prière ; *au lieu*

que, quand il s'agit des choses du ciel, vous priez d'une façon et agissez d'une autre. » Le voilà maintenant en plein dans cette nouvelle idée. Qu'on lise aussi le prône « sur la religion » (1^{re} Dominicale, tome I). Le but est de montrer que la religion est aimable : 1^o dans les vérités qu'elle nous enseigne, 2^o dans les commandements qu'elle nous fait, 3^o dans la tendresse qu'elle a pour nos âmes. Voici la transition de la première à la deuxième partie. « Mais comment ne pas aimer une religion qui ne prêche que l'amour et la charité, qui fait le bonheur de tous ceux qui la pratiquent... Parlez, religion sainte, quelles sont vos lois, quels sont vos commandements ? etc. » Arrivé à la fin de cette deuxième partie, il passe à la troisième comme suit : « Que si, après tout cela, mes chers paroissiens, vous ne sentiez point encore pour elle ce tendre attachement dont elle est si digne, jetez donc les yeux, je vous en prie, sur la tendresse qu'elle a elle-même pour chacun de nous. » Je signale, en outre, le prône *pour le Dimanche de la passion*, sur *Qui êtes-vous ?* (2^e Dominicale, tome II), celui *sur les devoirs des enfants envers leurs pères et mères*, etc. Réguis abonde en transitions heureuses, naturelles, bien amenées.

Mentionnons encore, en passant, un procédé oratoire familier à Réguis, à savoir le dialogue. Le dialogue est une forme difficile à manier en chaire ; il le faut naturel, bien amené, non vulgaire. Mais quand on sait s'en servir à propos, il peut produire des effets saisissants. Je n'en veux pour preuve que cet admirable dialogue entre le pasteur et le vieillard (*Discours sur les devoirs des enfants*), où notre prédicateur, dépeignant les peines de la vieillesse, impressionna à tel point son auditoire, que, frappé lui-même de l'effet que causait sa parole, il ne craignit pas de s'écrier : « Vous m'écoutez, mes chers paroissiens, avec une attention singulière. » Pour oser tenir un pareil langage, il faut être bien sûr d'avoir atteint le but.

Quant à la péroration, elle est peut-être bien, au point de vue homilétique, ce qu'il y a de plus défectueux dans cette prédication. Elle consiste régulièrement en une prière qui n'est ni bien entraînant, ni bien pathétique. Réguis semble s'être imposé la tâche de terminer tous ses prônes de la même manière, et c'est un tort, à mon avis ; car si, d'un côté, il ne faut pas systématiquement exclure la prière de nos discours, de l'autre, il faut aussi éviter l'emploi trop fréquent des mêmes formes, de peur de tomber dans la monotonie. Les sermons ne doivent pas tous être faits dans le même moule, et c'est aller contre les règles de l'art que de vouloir les modeler sur un seul type. Cependant, reconnaissons, pour être juste, que plusieurs de ces prières sont édifiantes et ne nuisent ni à l'ensemble, ni à l'unité du discours. En somme, le reproche qu'on vient de faire est bien léger en regard des nombreux éloges que j'adresse à Réguis sous le rapport de la méthode oratoire.

CHAPITRE IV

Caractères distinctifs de la prédication de Réguis.

Ce qu'on vient de dire des Dominicales n'en donnant encore qu'une idée trop générale, trop vague et trop imparfaite, pénétrons plus au fond de notre sujet pour nous demander quels sont les caractères principaux de cette prédication, ce qui la distingue de toute autre, ce qui en constitue la force et l'originalité.

Ce qui me frappe, avant et par-dessus tout dans cette prédication, c'est ce caractère essentiellement pratique que Réguis n'a pas perdu de vue d'un bout à l'autre du

livre. En cela, nous l'avons déjà dit, il forme le contraste le plus complet avec les prédicateurs de son temps, et nous ne saurions trop l'en féliciter. A notre avis, il faut que les orateurs parlent au lieu de déclamer, et, qu'au lieu de faire de la métaphysique ou de la théologie, ils puisent dans l'expérience et dans la vie réelle, en même temps que dans les Écritures, les leçons d'une application immédiate. Que les formes n'étouffent point le fond, qu'un enseignement sérieux éclaire la Bible au lieu de l'obscurcir, que l'alliance féconde de l'art de parler avec l'observation patiente de la nature humaine remplace le dogmatisme froid, ou le mysticisme qui ne pousse pas à l'action ! Il nous faut du réalisme dans la chaire, ou pour ne pas employer une tendance artistique et littéraire si légitimement décriée, la réalité du fond et de la forme mise à la place des abstractions et de la rhétorique. Des choses et non des mots, des idées et non des formules, des sentiments et non des figures, voilà ce qu'on doit exiger des orateurs chrétiens. Réguis fut un maître en ce genre. Son éloquence éminemment pratique, dégagée des préoccupations littéraires, s'inspire d'une connaissance étendue de la société et des vices des contemporains. La vie, telle qu'elle est, se peint avec une virile énergie, parfois avec une certaine vigueur prime-sautière; subordonner le mot à l'idée, le mouvement oratoire aux émotions de l'âme, n'exprimer que ce que l'on sait et ce que l'on sent, observer avant de peindre, penser avant de parler, viser à l'effet pratique en faisant du discours une action et non une parole, voilà ce qui fait la force de Réguis et constitue son originalité. Pour lui, la prédication est un art comme la chirurgie et la politique; son but est d'agir sur les hommes et de les faire agir. Cette conception a présidé à l'œuvre entière de Réguis en tant que prédicateur. Personne plus que lui n'a été plus préoccupé de l'utile, qui, dans cet ordre d'idées,

équivaut au bien. Ce n'est pas un artiste qui déploie la pompe du beau langage, ni un philosophe qui fait briller sa dextérité dialectique, c'est un pasteur qui édifie l'Église. Et qui peut dire que l'éloquence ainsi comprise n'est pas la plus difficile de toutes, en même temps qu'elle est la plus agissante ! En vain opposerait-on la véhémence tragique de celui-ci, le lyrisme de celui-là, la méthode savante de tel autre. La question n'est pas tant de savoir quelles éminentes qualités ont possédées les divers prédicateurs, que de juger qui a été le mieux compris et qui a le mieux réalisé ce qui fait l'essence de la prédication. Il s'agit, pour bien prêcher, de prendre les auditeurs comme ils sont et de les amener à la transformation morale et religieuse qu'on leur souhaite. Dans ce but, le prédicateur doit s'abaisser ou plutôt s'élever à la généralité des esprits. Il ne prendra ni ses idées ni ses comparaisons trop loin ou trop haut, il restera dans la région moyenne de l'expérience journalière. Voilà ce que notre auteur a pratiqué admirablement.

Un second caractère qui me frappe dans cette prédication, c'est la force de conviction qui anime toujours l'orateur. La conviction, la foi, la sincérité, ces conditions ne sont-elles pas absolument indispensables à un prédicateur pour qu'il lui soit permis d'espérer le moindre résultat. Il est vrai que trop souvent on regarde le sermon comme une œuvre purement intellectuelle. Mais c'est un tort, à mon avis ; le cœur doit contribuer à cette œuvre pour le moins autant que l'intelligence, et un homme aura d'autant plus de chance d'être éloquent que son cœur sera plus pénétré de l'excellence de la vérité qu'il est chargé d'enseigner. Sans la conviction, et sans une conviction sincère et profonde, l'orateur pourra peut-être bien intéresser et charmer, mais y a-t-il un moyen d'être persuasif, sans être soi-même persuadé, convaincant sans être convaincu ? Je

ne le pense pas. L'orateur doit encore être ému d'un grand amour pour les âmes qui lui sont confiées et c'est surtout en suivant les inspirations de cet amour qu'il pourra trouver les accents les plus persuasifs et les plus capables d'émouvoir, c'est de ce bon trésor de son cœur qu'il tirera de bonnes choses pour la prédication. Les grandes pensées viennent du cœur, a dit le moraliste qui s'est inspiré de cette parole du maître : c'est de l'abondance du cœur que la bouche parle. Or, cette conviction, nul, je m'assure, ne la contestera à Réguis ; elle respire dans toutes ses pages et à plus forte raison devait-elle animer chacune de ses paroles. Ici, on le comprend, nous ne pouvons pas citer des exemples, parce que c'est moins par des passages isolés que par l'esprit général du discours que l'on peut apprécier cette puissance de conviction. Qu'on prenne, si l'on veut s'en assurer, le premier volume de la première Dominicale et qu'on le lise au hasard ; je ne crains pas d'être démenti.

Mais cette force de conviction, qui donne tant de vie à la parole de Réguis, n'a-t-elle jamais été nuisible à sa prédication ? Je n'oserais l'affirmer. Quelquefois en effet, à force d'être intimement et profondément convaincu de ce qu'il prêche comme la vérité, cet orateur ne pèse pas bien la valeur des objections qui peuvent être faites à ce qu'il avance comme axiome et qui parfois est contestable. De là, on le comprend, une grande faiblesse de raisonnement. En voici un exemple frappant tiré du prône sur l'éducation (2^{me} Dominicale, tome I). Dans la seconde partie de ce discours, Réguis, à propos de l'instruction donnée dans les écoles, prétend que ce qu'il y a de moins chrétien dans sa paroisse ce sont ceux qui ont été aux écoles, tandis que ce qu'il y a de plus innocent, de plus chrétien, ne sait ni lire, ni écrire. Il en donne comme raisons : premièrement, les enfants qui vont à l'école s'accoutument à ne rien

faire; secondement, les enfants ainsi attroupés se gâtent les uns les autres; troisièmement, le peu qu'ils savent en sortant de là ne sert qu'à les enorgueillir. Aujourd'hui que nous avons sur l'instruction des idées tout autres, ces arguments sembleraient par trop naïfs. Réguis s'élevant contre l'instruction sous prétexte qu'elle est corruptrice, est à peu près aussi judicieux que celui qui voudrait se passer du feu, parce que le feu produit l'incendie. Ailleurs on pourrait aussi trouver des attaques trop passionnées contre la philosophie. Mais quoi qu'il en soit, j'estime que cette prédication a plus gagné qu'elle n'a perdu à cette force de conviction, car elle a placé dans sa bouche des accents sublimes et qui, partis du cœur, devaient trouver le chemin des cœurs.

En troisième lieu, cette prédication me frappe par sa couleur biblique. Les citations abondent dans la bouche de notre orateur, mais elles lui viennent naturellement, sans effort, sans recherche. On reconnaît là un homme pénétré de la lecture de la Bible, qui en a fait la nourriture par excellence, l'aliment favori de son âme, en sorte que son langage même en est tout imprégné. Rien n'est plus insipide certainement que ce genre de discours émaillés de citations innombrables, qui ne procèdent que par passages, versets, concordances ou discordances; mais ces citations bibliques, quand elles sont bien amenées, quand l'orateur sait s'en servir à propos, produisent toujours un bon effet et donnent souvent au discours une très-grande autorité. En effet, n'est-ce pas sur la Bible qu'est fondée notre Église, et n'est-ce pas sur la Bible que doit être fondée la prédication de cette Église, c'est la Bible qui sert de base à la foi de l'Église, c'est la Bible que le prédicateur est chargé d'expliquer, c'est la Bible qu'il prêche, c'est la Bible qui lui fournit son texte, qui doit lui fournir ses arguments et surtout ses exemples; la Bible est le seul

livre qui puisse être, non-seulement sans inconvénient, mais encore avec avantage cité, imité, copié. Mouvements, allusions, exemples, descriptions et portraits, tout peut être emprunté à la Bible, et quel immense avantage pour qui sait en profiter, quelle simplicité dans le grandiose, quelle belle et sublime poésie dans la Bible, quel lyrisme dans les psaumes, quelle beauté pittoresque et quel art dramatique dans les prophètes, que de vérités et quelle profonde connaissance de l'homme dans l'ensemble de ce livre. Or, toutes ces ressources que fournit la Bible on peut dire que Réguis en a su admirablement profiter. Cependant, hâtons-nous de le dire, nos éloges, sous ce rapport, ne sont pas sans restrictions. Quelquefois, en effet, à force de citer, Réguis oublie qu'il y a dans la Bible certaines choses qu'on ne saurait mentionner sans dépasser les bornes des convenances, et qu'il faut savoir respecter son auditeur. Ainsi Réguis ose dire : « Parez-vous, madame, frisez vos cheveux, coiffez-vous à la grecque, à la turque, à la française..... un verset, un petit verset du onzième chapitre des Proverbes va vous faire rougir; savez-vous à quoi le St-Esprit vous compare, me permettez-vous de le dire et de me servir de ses propres paroles? Votre beauté, vos ornements, je n'ose le répéter, je vous demande pardon, votre beauté, vos ornements *sont comme un anneau d'or au museau d'une truie.* » Voilà sans contredit une citation de mauvais goût.

Mentionnons encore un mérite précieux de cette prédication, à savoir l'actualité. Et par actualité je n'entends pas ce genre de discours qu'affectent parfois les prédicateurs de campagne, lesquels, oubliant la dignité de la chaire, s'occupent des plus minces détails, des plus petits événements de la localité. Non, l'actualité dont je veux parler est celle d'une prédication qui répond aux besoins de l'époque et s'adresse aux hommes du jour. Cette actua-

lité est indispensable, car, pour intéresser l'auditeur, l'orateur doit être de son temps, parler le langage et avoir les idées de son époque, sous peine d'être suranné, monotone, ennuyeux. Réguis a vu cet écueil et a su l'éviter. Qu'on lise, si l'on en veut une preuve, tous les discours supra cités, où il combat la philosophie de son temps. Rien ne pouvait être plus actuel qu'un pareil sujet.

Enfin, on pourrait encore faire remarquer tout ce que cette prédication eut de dramatique, de vivant, et, par cela même, d'efficace; tout ce qu'elle eut d'original, d'indépendant vis-à-vis de la mode et des traditions oratoires en faveur à cette époque. On pourrait aussi s'y arrêter à respirer ce parfum d'onction et de suave douceur qui s'exhale parfois des paroles du prédicateur, et dont je trouve un exemple frappant dans le prône *sur la confiance en Dieu* (1^{re} Dominicale, tome I). Mais, ayant voulu seulement esquisser les traits principaux, la physionomie générale de cette prédication sans m'arrêter à une critique de détail, je terminerai ici ce chapitre, non toutefois sans en sentir toutes les lacunes et toutes les imperfections.

CHAPITRE V

Le Style.

Quant au style, je n'ai que peu de chose à en dire, ce qui précède en donnant déjà une idée suffisamment claire. D'après ce qui a été dit, il est facile, en effet, de deviner quel fut le langage de notre prédicateur. Pour parler des choses simples et familières, Réguis se servit naturellement de termes simples et familiers. Il sut admirablement appro-

prier son style aux sujets qu'il avait à traiter. Nul au monde, peut-être, n'a atteint une pareille simplicité, en sorte qu'il paraît impossible de s'exprimer avec tant de naturel et moins d'apprêt. Je ne serais point surpris que plusieurs ne l'estiment pas à sa juste valeur, car son genre ne saurait plaire à tout le monde : il est de ceux que l'on aime beaucoup ou que l'on n'apprécie pas du tout. La Harpe, qui reprochait à Bourdaloue de s'approcher trop parfois du ton familier, n'eût certainement pas hésité à placer le curé de Gap dans la catégorie des écrivains dépourvus de goût. Dans tous les cas, que le littérateur ne vienne point chercher dans ces prônes le charme des périodes harmonieuses et élégantes ; il risquerait d'être déçu. Réguis, improvisant ses prônes et cherchant avant tout à se mettre au niveau de ses paroissiens pour leur être utile, a bien d'autres préoccupations que celles de la forme.

Aussi n'y a-t-il pas lieu de trop s'étonner si notre auteur n'est pas toujours correct. Les répétitions, les faiblesses de raisonnement, le manque de clarté et de logique, enfin, tous les défauts inhérents à l'improvisation, se rencontrent chez lui. De plus, il a le défaut de sa qualité : à force d'être simple, il devient trivial, comme on l'a déjà vu.

Mais, cela dit, je me hâte d'ajouter que Réguis a pourtant évité le défaut de la monotonie. Il a su changer ses tons, varier ses couleurs ; grâce à son originalité de bon aloi, ses prônes unissent souvent l'élégance à la simplicité et offrent quantité de pages d'une éloquence vraiment émouvante. Il lui est même arrivé d'atteindre au sublime ; je ne sache pas que Bossuet lui-même ait rien écrit de plus admirable que la prosopopée du sermon sur : *Se préparer à la mort*.

Qu'on lise cette page, trop longue pour être reproduite ici, et l'on n'hésitera plus à ranger Réguis au nombre des grands orateurs.

CONCLUSION

S'il m'est permis, en finissant, d'émettre un avis, je dirai tout de suite que, selon moi, c'est rendre service à la prédication contemporaine que de ramener l'attention sur le genre de sermons qui vient de nous occuper. Le goût du public risque fort de s'être altéré par la littérature la plus répandue. Il faut revenir à une simplicité de pensée et d'expression qui, sans être superficielle, nous préserve du ton déclamatoire. Les orateurs chrétiens profiteront à si bonne école, Régis leur enseignera le véritable réalisme, c'est-à-dire l'art de parler à qui l'on parle et des choses dont on parle. Est-ce à dire qu'une imitation servile puisse donner de bons résultats? Non, mille fois non; il n'y a que deux sources de l'éloquence, l'inspiration qui est le don de Dieu, et le travail qui est le don de l'homme. Il n'y a de mauvais dans l'art oratoire que ce qui ne jaillit pas des profondeurs de l'individu, ou que ce qui avorte faute de conscience et de labeur. Que chacun reste ce qu'il est avec la proportion qui lui est propre de spéculation et de pratique, d'imagination et de science, de sensibilité et de pensée originale. Mais que chacun aussi soit rendu attentif à ce qui manque à l'éloquence chrétienne, telle que nous la cultivons. En tenant compte de la différence des temps, n'avons-nous pas beaucoup à apprendre de ceux qui nous ont précédés dans la chaire chrétienne? Leur foi, leur candeur, leur esprit pratique, leur courage à signaler les vices, leur travail obstiné, la préoccupation si généreuse qui leur fit sacrifier les effets d'admiration aux effets

de conversion, tout cela est digne d'être imité par leurs successeurs. Cette éloquence savante et expérimentale pourra nous donner le secret de la simplicité noble et de l'onction virile.

THÈSES

I.

Si le christianisme est de tous les temps, la prédication qui l'expose doit avant tout être actuelle, c'est-à-dire appropriée aux besoins du jour.

II.

Pour atteindre son but, qui est l'édification, le sermon doit s'adresser aux diverses facultés de l'esprit humain : éclairer la raison et la conscience, réveiller le sentiment, exciter la volonté.

III.

La liberté d'examen avec tous ses dangers est préférable au système de l'autorité. Donc, l'Église se nuit à elle-même en imposant des confessions de foi.

IV.

Le dogme de la Trinité n'est point enseigné dans l'Écriture. Le passage sur lequel on l'appuie (1 Jean V, 7) est inauthentique.

V.

L'eschatologie du Nouveau Testament est toute imprégnée de judaïsme.

VI.

L'épître aux Hébreux n'est pas de Paul.

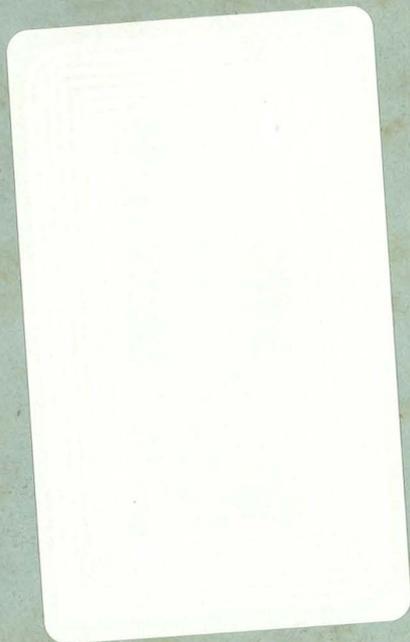
VII.

Jésus a considéré sa mort comme nécessaire à son œuvre, mais elle n'est pas à ses yeux la condition objective du salut des hommes.

La Faculté de Théologie, chargée par le règlement de l'Université d'examiner la présente thèse, en autorise l'impression, sans prétendre par là exprimer d'opinion sur les propositions qui y sont énoncées.

H. OLTRAMARE, Pr-Pr,

Doyen de la Faculté.



N12<914578617025



Uni.Bibliothek Freiburg